



“Moi, mon chat et le plaisir des jours”

La fraîcheur et la mélancolie

Un Sempé à la chinoise qui tiendrait son blog
de peinture et de poésie

QUAND LA CHINE S'EST ÉVEILLÉE,
PAUL-HENRI MOINET

Son pseudonyme Laoshu signifie
vieil arbre.

Né et élevé à la campagne dans le Shandong il y a presque 60 ans, le peintre poète publie dans son blog chaque jour depuis 2011 une nouvelle peinture écrite ou un nouveau poème peint (à vous de décider). Les textes de ce professeur à l'Institut des médias et de la culture de Pékin sont pleins d'ironie sur les travers de la société contemporaine, précise la notice de son éditeur Picquier qui publie son recueil 'Moi, mon chat et le plaisir des jours'.

Deux anecdotes suffisent à faire comprendre sa culture. Pendant la révolution culturelle, son grand-père qui possédait une filature de soie et quelques terres fut condamné à porter un écriteau autour du cou sur lequel il avait dû écrire lui-même le compliment suivant "Grand traître, agent à la solde de l'ennemi, laquais du renégat Liu Shaoqi". Estimant qu'il avait un peu raté la calligraphie des derniers caractères de son épitaphe, il la retravailla jusqu'à ce qu'elle devint parfaite. Et pendant la grande sécheresse de 1974 qui avait contraint de nombreux paysans à l'exil ou à la mendicité, son professeur de littérature dit à ses écoliers: "Aussi longtemps que vous aurez quelques miettes à manger, vous devez continuer à apprendre". Faire

ce qu'on aime avec soin et scrupule et apprendre toute sa vie, quoi d'autre? Laoshu aime les grands chapeaux, les longues robes, la première République chinoise de Sun Yat-sen, les chats, les lotus, les grenades et les oies sauvages. Ne comptez pas sur lui pour commenter la disparition de Jack Ma: il sait depuis toujours que les empereurs, qu'ils soient rouges, blancs ou jaunes, règnent à coups de faveurs et de disgrâces.

L'histoire passe, la culture reste. Elle seule peut arracher à la mort et à la violence les fruits que les hommes de saison en saison laissent à d'autres hommes.

L'artiste est ce flâneur qui n'obéit qu'aux fleurs et vagabonde entre fleuves et nuages à l'écart des vicissitudes du monde et des aléas de l'histoire. L'artiste? Un esprit dégagé qui jouit de la simplicité du monde, qui sait la beauté d'un poirier en fleurs après la pluie et que la délicate nuance d'une couleur peut occuper tout entier. Notre vie balance sans cesse entre la fraîcheur et la mélancolie. L'artiste cherche la première et apprivoise la seconde.

La fraîcheur arrive quand on ne pense à rien, quand les mots sont fatigués de dire, quand le parfum du lotus monte lentement de l'étang, quand on boit du thé avec un ami sous la lune qui décroît, quand on comprend que le monde est ainsi et que nul, même le chevalier le plus fou, ne peut le sauver, quand on sait vivre à sa guise. Et la mélancolie nous



rattrape quand nous pensons aux visages enfuis, au sens qui manque à notre voyage, aux oies sauvages qui s'envolent vers le Sud, à la mère qu'on ne peut plus rejoindre, à la nature indifférente à nos malheurs, à l'histoire qui piétine nos espoirs. La fraîcheur est du côté de la peinture et de la poésie, la mélancolie du côté de la littérature et de la pensée. D'un côté la vie fait retour sur elle-même, cherchant un secret ou une vérité, de l'autre elle se laisse vivre dans une douce nonchalance.

Délicate sagesse de Laoshu

“Par nature le monde est simple, c'est mon esprit qui le complique, établissant à tort des distinctions” sont les mots qui légendent un dessin où l'homme au grand chapeau, près d'une petite table rouge où trônent un livre ouvert et un simple verre, contemple accoudé à son balcon la cime des montagnes au loin. La constance de la nature console de l'inconstance des hommes. L'homme se répète sans cesse là où la nature à chaque fois recommence.

Si nous nous lassons du monde, c'est parce que nous en attendons toujours des choses nouvelles, impossibles, imaginaires. Si nous sommes malheureux, c'est parce que nous sommes attachés à notre maison, à nos amours, à la personne que nous avons inventée pour tenir notre rang sur cette terre et que nous croyons être. Délicate sagesse de Laoshu. Dans son monde, la tristesse est une

lâcheté, le corps nu d'une jeune fille abolit la distinction entre le passé et le présent, le printemps arrive sans qu'on ait à l'attendre, l'herbe pousse sans qu'on l'entende, la nature est belle à qui sait la regarder. *“Les hommes hurlent toujours avec les loups. Toute leur vie ils font l'autruche. Mieux vaut créer un monde intérieur où règnent la lune, le vent et les fleurs.”* Ici l'artiste a dessiné une barque abandonnée sous la lune au milieu d'un étang où semble avoir poussé un prunier. *“Chaque jour nouveau apporte l'espérance d'un bonheur inattendu”* écrivait Proust. Avec Laoshu, l'espérance est comblée car le bonheur n'est jamais attendu. Il survient, se glissant dans les interstices de la vie ordinaire et immédiate. On pense à Ronsard ou Verlaine, à Baudelaire aussi: *“Mais le vert paradis des amours enfantines, les courses, les chansons, les baisers, les bouquets, les violons vibrant derrière les collines, avec les brocs de vins le soir dans les bosquets... l'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs, est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine?”* Pas de spleen, ni fatigue ni dégoût chez Laoshu. La splendeur n'éclate pas dans une vie antérieure ou rêvée mais ici même. D'ailleurs, la splendeur est trop éclatante, trop triomphante, elle fait trop de bruit pour les poètes chinois: ils lui préfèrent la fraîcheur, la fraîcheur que relève toujours un léger goût de mélancolie.

“Dans la vie que recherchons-nous? Aller à la rencontre de soi”. Ce qui passe par l'oubli de soi.